

Les Bois-Brûlés et le Canada français : une histoire de famille éclatée

Étienne Rivard

La francophonie nord-américaine : bilan historiographique
Volume 24, numéro 2, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035065ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035065ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, É. (2016). Les Bois-Brûlés et le Canada français : une histoire de famille éclatée. *Bulletin d'histoire politique*, 24 (2), 55–74.
<https://doi.org/10.7202/1035065ar>

Les Bois-Brûlés et le Canada français : une histoire de famille éclatée*

ÉTIENNE RIVARD

Centre interuniversitaire d'études québécoises, Université Laval

Si vous aviez vu tous ces Anglais / Tous ces Bois-
Brûlés après / De butte en butte, les Anglais culbutaient /
Les Bois-Brûlés lâchaient des cris de joie!

Pierre Falcon,
La Chanson de la Grenouillère, 1816

Les « Bois-Brûlés ». Ainsi se nommaient eux-mêmes au XIX^e siècle les Métis de la Rivière-Rouge, soit la région actuelle de Winnipeg¹. Nés des métissages euro-indiens – fondements mêmes de la géographie de la traite des fourrures dans les Territoires du Nord-Ouest à partir du XVIII^e siècle –, les Métis ont profondément investi l'imaginaire historique et géographique canadien. Les soulèvements de 1869-1870 et de 1885 et Louis Riel, leur leader politique, occupent bien évidemment une place toute spéciale dans cet imaginaire.

En raison de la part significative qu'ont prise les voyageurs canadiens-français à ces métissages et à l'émergence des Métis dans le Nord-Ouest, on sera peu surpris qu'un lien particulier se soit tissé entre les deux groupes. L'objectif de ce texte est d'examiner l'évolution de l'historiographie relativement à ce lien. S'il est clair que les Métis sont considérés comme faisant partie de la grande famille canadienne-française à la fin du XIX^e siècle, la suite sera cependant l'histoire d'un graduel divorce entre les deux groupes, si bien qu'aujourd'hui, l'image résiduelle du lien entre Métis et Canadiens français – ou plutôt « Franco-canadiens » – semble bien ténue.

* Cet article scientifique a été évalué par deux experts anonymes externes, que le Comité de rédaction tient à remercier.

Le Métis: membre à part entière de la grande famille canadienne-française

Les dernières décennies du XIX^e siècle marquent le moment où le regard historien se penche le plus constamment sur le rôle des Métis dans l'ensemble canadien-français, une tendance qui s'étiolera graduellement au cours de la première moitié du siècle suivant. Ce qui n'est pas vraiment une surprise compte tenu du contexte. En effet, la Confédération canadienne en est à ses tout débuts, lesquels sont marqués par le difficile aménagement des différences « raciales » (que l'on qualifierait aujourd'hui d'« ethniques », de « religieuses » et de « linguistiques »). Les événements qui se précipitent dans l'Ouest entre 1869 et 1885 – la cession officielle de la Terre de Rupert au Canada, le soulèvement métis à la Rivière-Rouge, la création du Manitoba, l'accélération de la marche colonisatrice, le soulèvement du Nord-Ouest et la pendaison de Louis Riel – ne feront qu'alimenter les dissensions (et tensions) raciales en sein même de la Confédération. Ainsi les actions métisses paraissent-elles, selon les dires du chanoine Groulx, d'autant plus louables aux yeux du Canada français du fait qu'elles sont d'ordinaire condamnées dans le Canada anglais².

En conséquence, les Métis sont le plus souvent dépeints, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, comme faisant partie de la grande famille canadienne-française et comme étant les pionniers et les protecteurs du fait français à l'ouest de l'Ontario. Le sentiment d'avoir des alliés naturels dans cette région est fort au Québec, comme le révèlent d'ailleurs les propos de Benjamin Sulte pour qui les « territoires du nord-ouest sont, de notre temps, habités par une population presque toute française, sortie du Canada, et qui sous la forme de trappeurs blancs, de métis, ou bois-brûlés, y maintient nos traditions comme avant la conquête³ ». Or, le sentiment semble réciproque. C'est ce que laisse entendre Georges Dugas, prêtre et historien ayant passé le plus clair de sa vie active au sein des communautés métisses, lorsqu'il relate l'arrivée d'un juge unilingue anglophone à la Rivière-Rouge en 1839: « D'abord, ce juge ne parlait pas le français [...] De plus, la réputation qui l'avait devancé à la Rivière-Rouge était loin de lui attirer les sympathies des Métis français. On savait, dans la colonie, qu'en 1837 et 38 le juge Adam Thom s'était illustré à Montréal par des discours fanatiques contre les Canadiens⁴ ». Il semble bien que pour Dugas, les Métis avaient l'épiderme sensible lorsqu'on parlait en mal de leurs compatriotes francophones de l'Est. Dugas les considère également comme les remparts du fait français et minoritaire de l'Ouest, car, n'eût été de leur résistance au gouvernement central, suppose-t-il, « peut-être ne resterait-il plus rien, au Nord-Ouest, de l'élément français⁵ ».

Comme les derniers propos le laissent clairement entendre, les soulèvements de 1870 et de 1885, loin d'éteindre les sympathies canadiennes-

françaises envers les « Bois-Brûlés », semblent plutôt les nourrir. Chose certaine, le verdict canadien-français à cet effet paraît unanime : Louis Riel et les Métis n'ont rien à se reprocher pour les événements violents dans lesquels ils furent impliqués, ni même ceux de 1885⁶. Comme l'affirme Laurent-Olivier David « des fautes inexcusables d'administration, des négligences coupables avaient encore mis les armes aux mains des Métis et ramené Riel sur la scène⁷ ». Le même historien, qui cumule également les fonctions d'avocat, de journaliste et de politicien⁸, va même jusqu'à excuser l'implication de Canadiens français au sein des troupes fédérales envoyées dans le Nord-Ouest pour mater la « rébellion » métisse de 1885, affirmant qu'ils y furent en quelque sorte obligés en dépit de leur sympathie envers la cause métisse⁹. Cet appui, en apparence indéfectible, est aussi largement partagé par les historiens du Manitoba et de l'Ouest canadien, lesquels comme Dugas¹⁰ ou Morice sont fort critiques envers les actions ou les inactions du gouvernement fédéral lors des troubles de 1869-1870, remettant en question l'étiquette de « rebelles » accolés alors aux Métis et affirmant que « le soulèvement dirigé par Riel était parfaitement légitime...¹¹ ».

L'échafaud ayant eu raison de Louis Riel, le sentiment pro-métis prit alors des proportions peu communes dans la Province de Québec, laissant place à un important mouvement d'indignation¹², signe s'il n'en est un, du fort sentiment d'appartenance commun avec la « race métisse ». La manifestation du 23 novembre 1885 sur le Champ-de-Mars à Montréal, une protestation en règle qui fait suite à l'« assassinat » de Riel, en constitue un moment fort. En réalité, Riel représente alors une mine d'or politique pour ceux qui, comme Honoré Mercier (et on pourrait ajouter L.-O. David, l'historien étant un proche collaborateur du premier¹³), tentent de profiter des sentiments anti-ontariens au Québec pour faire la promotion d'un programme nationaliste dans la province. Ce lien entre le symbole Riel et le « mercierisme » n'échappe à personne à l'époque¹⁴. Aussi Lionel Groulx en fait-il, plus tard, un traitement assez exhaustif dans son *Histoire du Canada français*¹⁵.

Un cousin, certes, mais éloigné

Mais ce dont témoignent également les propos de Groulx, c'est que la place qu'occupe le lien filial entre les Métis et le Canada français dans l'historiographie tend à diminuer considérablement dès la première moitié du XX^e siècle. Même au sein des historiens qui, auparavant, avaient mis en avant les liens de parenté culturelle qui unissent Métis et Canadiens français, jamais ces liens ne sont-ils présentés comme de premier degré. Les Métis ne sont pas tant des frères que des cousins, pour ne pas dire des cousins éloignés, et cela non seulement au sens géographique du terme.

Quand on y regarde de plus près, on ne peut que s'étonner de l'entrée tardive du « cousin » dans le récit historique du Canada français. Pourtant, le fait métis est déjà bien connu dès les débuts du XIX^e siècle, voire quelques décennies auparavant. Les événements qui inspirèrent le Métis Pierre Falcon dans la composition de la *Chanson de la Grenouillère* citée au début du texte, sont non seulement relatés à l'époque¹⁶, mais ils sont aussi largement reconnus comme les premiers pas de la Nation métisse¹⁷. En dépit du fait que d'autres événements viendront confirmer l'emprise métisse dans l'Ouest avant 1869 – le développement du commerce avec les États-Unis par exemple, lequel entraîna le renversement du monopole commercial de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) à la fin des années 1840 –, les Métis restent pourtant étrangers au récit national canadien-français de l'époque. *L'Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau¹⁸ en est la plus belle illustration, l'auteur restant muet à cet égard, se contentant d'un chapitre sur l'exploration du Nord-Ouest par les La Vérendrye dans les décennies 1730 et 1740. Si Michel Bibaud se veut un peu plus loquace, le regard un tantinet paternaliste qu'il porte sur les « métifs, qui ne s'offensent pas du sobriquet de *Bois-Brûlés*, mais qui se croient presque une "Nation nouvelle"...¹⁹ » ne traduit pas pour autant l'acceptation de ces derniers au sein de la famille canadienne. Tel qu'affirmé ci-dessus, il semble donc que le contexte de confrontation et de conciliation interculturelles qui marque les débuts de la Confédération canadienne se veut plus propice aux sympathies canadiennes-françaises envers les Métis.

Néanmoins, même une fois accueillis à bras ouverts dans l'ensemble canadien-français à la fin du XIX^e siècle, les Métis restent des cousins éloignés sur le plan social, sinon culturel. Certes, ils sont considérés comme porteurs du fait français et comme dignes représentants du monde catholique dans l'Ouest, mais on les dépeint aussi comme restant foncièrement « sauvages », vivant aux marges et bien à l'écart des portions « civilisées » du Canada français²⁰. Le rôle que se donnent les missionnaires dans l'Ouest est bien celui de « civiliser » les Métis, ceux-ci étant déjà bien convertis ou du moins « montraient, en général, un grand empressement à s'instruire des vérités de la religion²¹ ». Ce sont sur des bases agraires et sédentaires, seuls indices reconnus véritables à l'époque de « civilisation », que ces missionnaires baseront leur stratégie. C'est ainsi que s'exprime Georges Dugas dans son *Histoire de l'Ouest canadien* : « Nous avons déjà admis que les Écossais furent d'excellents fermiers, des hommes laborieux, paisibles, amis de l'ordre et très sociables, mais ceci n'ôte pas le mérite de la population métisse canadienne qui, élevée dans d'autres conditions que les colons venus d'Europe, eut beaucoup à refaire de ses habitudes pour se mettre au niveau des peuples civilisés²² ». Même dans son *Histoire de la Nation métisse*, Auguste-Henri de Trémaudan s'applique

à décrire le mode de vie métis comme étant primitif: «Comme peuple primitif, simple, de bonne foi, placé par la Providence dans une heureuse abondance de biens, et d'ailleurs sans beaucoup d'ambition, les Métis n'avaient presque pas de gouvernement²³». Une fois de plus, le critère de sédentarité est celui qui marque la différence chez Trémaudan entre «civilisé» et «primitif», «le Métis étant essentiellement nomade...²⁴». Sachant que l'ouvrage de Trémaudan fut parrainé par l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba – organisation fondée en 1887 par les Métis et vouée à la promotion de leur culture et de leur histoire –, on prend alors toute la mesure de cette idéologie évolutionniste et de l'influence qu'elle a sur les penseurs de l'époque.

La distinction entre le monde sauvage des Métis et celui plus civilisé de la Vallée laurentienne est d'ailleurs accentuée par le déni du métissage dans ce dernier lieu²⁵. Dans l'esprit des historiens canadiens-français du Québec, s'il y a bien un métissage franco-indien, celui-ci se limite à cette contrée qui a vu naître Louis Riel, soit le Nord-Ouest. Cela fait d'ailleurs dire à Benjamin Sulte que les preuves de métissage sont aussi minces au Canada qu'en Acadie²⁶. Le principal apôtre d'une «race canadienne» pure reste cependant Lionel Groulx, comme en fait foi son ouvrage la *Naissance d'une race* paru en 1919. Quelques décennies après Sulte, l'essence du propos reste le même: «Et cela dispose déjà de ce prétendu métissage de nos ancêtres avec les Peaux-Rouges du Canada, métissage dont la légende continue de courir en des milieux très savants où l'on s'efforce d'établir, à l'aide de ce mensonge, notre caractère de race inférieure²⁷». On comprend à ces propos que l'abbé tient à répondre à ceux qui laisseraient à penser que la «race canadienne» serait impure et dégénérée. La réédition de l'ouvrage en 1930 permet à celui qui, depuis, est devenu chanoine, de préciser sa pensée à même une note infrapaginale où il précise que: «Il n'y aurait pas lieu de mettre la moindre ardeur à dissiper cette légende si elle ne servait d'appui à des théories d'ethnologues sur l'infériorité des races métissées et n'avait permis à quelques historiens d'esquisser des fantaisies assez peu complaisantes sur le caractère du peuple canadien-français²⁸».

Le peuple de l'oubli: la rupture «filiale»

En dépit de la vague d'indignation au Québec qui suivra la pendaison de Louis Riel, les Métis n'en tombent pas moins graduellement dans l'oubli²⁹. L'arrivée de pionniers canadiens-français – en provenance des États-Unis ou directement du Québec – suivant la création de la province du Manitoba en 1870 et l'avancée de la colonisation dans l'Ouest canadien par la suite, ne permettra pas, à terme, de raffermir les liens entre Métis et Canadiens français. Au contraire, elles ne feront que confirmer le sentiment de rupture ou de divorce entre les deux groupes. Les «cousins» métis

semblent avoir perdu leur place au sein de la grande famille canadienne-française et, du coup, se retrouvent condamnés pendant de longues décennies à devenir un «peuple oublié³⁰».

Ce divorce s'exprime en deux temps dans l'historiographie. D'abord, dans la première moitié du XX^e siècle, historiens et commentateurs dépeignent pour l'essentiel le fait métis comme un élément condamné au passé, laissant pour l'essentiel dans l'ombre les réalités contemporaines et esquissant au passage un avenir plutôt sombre. Ensuite, s'affirme une nouvelle génération d'historiens portant un regard critique sur le rôle des Canadiens français – notamment les membres du Clergé – dans la marginalisation des populations métisses de l'Ouest.

Ces gens sans avenir, mais au passé si pittoresque

Bien que les Métis n'occupent que quelques pages dans *La Race française en Amérique* des abbés Desrosier et Fournet, cet ouvrage demeure le reflet de l'historiographie dominante dans la première moitié du XX^e siècle. Si les deux coauteurs s'accordent à célébrer le rôle que cette « nouvelle race » de « Métis français » a joué dans le développement du Nord-Ouest, ils en parlent essentiellement comme une réalité qui a fait son temps : « Aujourd'hui, la race métisse tend à s'effacer comme groupe distinct. [...] Il restera au moins au Métis français du Nord-Ouest canadien, la gloire d'avoir été, dans ces régions lointaines et si longtemps inaccessibles, les pionniers de la civilisation et de la foi chrétienne³¹ ». Une décennie plus tard, c'est de cette même manière que Louis-Arthur Prud'homme traite la question métisse. Pour ce cofondateur de la Société historique de Saint-Boniface, les Métis auront été les fondateurs des premières paroisses de l'Ouest et auront préparé, « pour l'émigration venue subséquemment de la province de Québec, la voie aux établissements français depuis³² ». L'épilogue que signe Clovis Rondeau dans *La Montagne de Bois*³³ est aussi éloquent. Si Rondeau se permet un point de vue sur l'état actuel de cette communauté, il est plus enclin à faire reposer son avenir sur les épaules des nouveaux arrivants francophones que sur « la vie primitive et aventureuse qui faisait le bonheur des Métis³⁴ ». L'ethnologue français Marcel Giraud en arrive à une conclusion similaire dans *Le Métis canadien*. Son dernier chapitre, lequel porte sur la situation actuelle (selon les enquêtes de terrain qu'il a lui-même menées dans les années 1935-1936), fait état de la disparition annoncée des Métis, tout particulièrement des groupes vivant hors de la Rivière-Rouge : « Dans l'état actuel des choses, affirme Giraud, on n'entrevoit guère, pour ces groupes arriérés, de possibilité de relèvement. Leurs habitudes de vie, leurs défauts de caractère sont appelés à se perpétuer dans le milieu physique où ils ont fixé leur résidence et dans l'isolement de fait

où ils sont relégués par les blancs, dont les qualités, par suite, leur demeurent étrangères³⁵». L'œuvre de Giraud, comme il transparaît dans cet extrait, est animée d'une conception évolutionniste qui embrasse les théories de la « frontière » : plus les Métis sont éloignés de l'idéal agraire de la civilisation, plus ils sont disposés à s'enfoncer dans l'improductivité du mode de vie primitif autochtone ou nomade.

En réalité, rares sont les historiens de cette période à prêter une quelconque attention à l'histoire contemporaine des Métis. L'histoire de ces derniers s'arrête au bout d'une corde, balançant au ras du sol, là où l'avenir n'a pas d'assises. L'œuvre de l'historien amateur Joseph Kinsey Howard, *Strange Empire*³⁶, est sûrement celle qui répond le mieux à cette affirmation, puisque le dernier chapitre est consacré à la pendaison de Louis Riel. Auguste-Henri de Trémaudan ne présente pas la chose de manière bien différente. Son *Histoire de la Nation métisse dans l'Ouest canadien* (1936) se termine sur l'« insurrection » de 1885 et de ses lourdes conséquences. *L'Histoire de L'Église catholique dans l'Ouest canadien* du père A. G. Morice³⁷ fait ici figure d'exception, couvrant notamment les efforts missionnaires du père Lacombe dans la mise en place d'une colonie métisse en Alberta, Saint-Paul des Métis, à la fin des années 1890. Cela dit, la question métisse n'est pas abordée de front – le principal objectif de l'auteur étant de mettre en lumière le rôle des missionnaires dans l'histoire de l'Ouest – et ne profite pas de la même centralité dans le récit du missionnaire que les événements pré-1885.

Le contexte historique influence bien évidemment le regard que portent historiens et ethnologues de la première moitié du XX^e siècle. À partir des dernières décennies du XIX^e siècle, le mode de vie des Métis change de manière draconienne, en particulier à partir de la défaite des troupes métisses à Batoche en 1885 et, plus tard dans l'année, avec la pendaison de Louis Riel. Sur le plan politique, les Métis se retrouvent rapidement minoritaires à mesure que s'intensifient les flots migratoires provenant notamment de l'est du pays ou d'Europe. L'épuisement aussi dramatique qu'inéluctable des troupeaux de bisons – lesquels se réfugient toujours plus loin vers l'ouest et le nord – n'améliore pas non plus les conditions d'existence matérielle des Métis qui, nombreux, dépendaient de cette ressource³⁸. Ceci étant, que les Métis aient véritablement disparu ou non, qu'ils fussent les victimes impuissantes d'un impitoyable changement culturel, politique, démographique et économique, ou qu'ils aient été les victimes de leur propre incapacité à s'y adapter, une chose demeure : aux yeux de l'histoire, et bien qu'ils demeurent des habitants à part entière du Canada, ils ne font plus partie de l'ensemble canadien. Une rupture s'est donc opérée.

Regards critiques sur les causes du divorce

Le thème de la rupture est abordé de manière plus explicite par les historiens à partir des années 1970, mettant ainsi en évidence la part de responsabilité des Canadiens français dans la situation peu enviable que les Métis sont appelés à vivre après 1885. On ne cherche plus dans l'attitude nomade et primitive des Métis les raisons de leur déclin comme groupe d'influence dans l'Ouest³⁹.

Un fossé se creuse petit à petit entre Métis et Canadiens francophones quant à la manière de défendre leurs droits en tant que population minoritaire. Si de prime abord les deux groupes ont en partage une histoire et une langue, ils ne s'entendent pas nécessairement sur la manière d'assurer la préservation de ce patrimoine commun. Comme le note Diane Payment dans son étude de la communauté métisse de Batoche en Saskatchewan, les liens de confiance anciens entre l'Église catholique et les Métis se détériorent rapidement dans les années 1880 en raison de différends portant sur la question de l'éducation. Les prêtres, ayant toujours assuré des responsabilités à cet égard auprès des communautés métisses, ont une idée bien précise de l'enseignement à offrir, un enseignement qui coïncide mal avec les besoins métis pour « une éducation plus pratique qu'académique⁴⁰ ». Ces différends, mais surtout l'attitude paternaliste du Clergé, indisposent profondément l'esprit indépendant métis⁴¹. Or, l'élite ecclésiastique n'est pas seule à vouloir imposer ses vues aux Métis et à se montrer condescendante envers eux. Les préoccupations des Canadiens français pour la protection de leur langue et de leur foi les éloignent du peuple métis qui, de plus, devient minoritaire au sein des communautés francophones avant même la fin du XIX^e siècle⁴². À partir de ce moment, « la défense des droits métis passa au second rang⁴³ ».

Ce qui scelle toutefois la rupture entre les deux groupes est l'ostracisme grandissant dont sont victimes les Métis et auquel contribuent les Canadiens français. On traite volontiers les Métis de « sauvages⁴⁴ », ce qui, à l'ère du « darwinisme social » au tournant du XX^e siècle, a tôt fait d'accélérer les processus de marginalisation et d'aliénation avec lesquels sont aux prises les communautés métisses. Affectés par des années d'exclusion et de discrimination, plusieurs abandonneront leur héritage métis et se verront obligés à s'assimiler au groupe canadien-français ou bien à la société dominante anglophone⁴⁵. Dans certaines communautés, comme dans celle de l'ethnologue métis et père oblat Guy Lavallée, soit celle de Saint-Laurent au Manitoba, une hiérarchie linguistique est imposée aux Métis par les missionnaires francophones. Le « français métif » se trouve « naturellement » au bas de l'échelle, considéré comme une langue inférieure, et ceux qui s'entêtent à le parler font alors face aux moqueries de leurs cama-

rades de classe d'origine canadienne-française et franco-européenne⁴⁶. D'autres fois, ce sont des tentatives assimilatrices concrètes qui sont tentées, les enfants métis étant forcés de ne parler que dans un français « standard⁴⁷ ». Les Métis ne savent alors plus quels mots employer pour exprimer leurs sentiments de honte, d'exclusion et d'amertume.

La distinction métisse: réécriture historique et droits autochtones

Les études métisses ont connu un essor appréciable au cours des dernières décennies, assurant un renouveau significatif du savoir entourant l'évolution historique et contemporaine de ce groupe culturel canadien. L'émergence d'auteurs et de chercheurs métis, mais aussi l'investissement des organisations métisses dans la recherche – par le biais notamment de mandats spécifiques ou le développement d'importants corpus d'histoire orale⁴⁸ et la mise sur pied de maisons d'édition (les éditions Bois-Brûlés, la *Manitoba Metis Federation Press* ou la *Pemmican Publications*) – expliquent en bonne partie ce renouveau d'intérêt pour ce champ d'étude⁴⁹. L'enchâssement des droits métis comme peuples autochtones dans la Loi constitutionnelle de 1982 n'a fait qu'alimenter encore davantage l'intérêt des chercheurs pour ce domaine de recherche⁵⁰.

Dans le récit historique qui se tisse dans ce contexte, l'interaction entre Canadiens français et Métis tient un rôle non négligeable. Cependant, cela ne signifie pas qu'il y aura réintégration du Métis dans la grande famille canadienne-française ou, pour être plus fidèle à l'époque actuelle, dans l'ensemble franco-canadien. Il est bel et bien fini le temps où les Métis pouvaient être comptés comme les petits-cousins « éloignés ». Au terme de cette relecture historique, ils sont avant tout, comme le disent si bien les auteurs métis Bruce Sealey et Antoine Lussier, les enfants de la traite des fourrures⁵¹.

L'ethnogenèse métisse: un nouveau départ

De toutes les orientations que cette florissante période en études métisses met en évidence, il y en a une qui retient particulièrement notre attention, soit la question de l'ethnogenèse⁵². Attachés à comprendre et à documenter les manières par lesquelles les populations métisses ont pu se former une conscience identitaire et territoriale, les chercheurs en ethnogenèse ont dû développer un nouveau cadre méthodologique et théorique. Jusqu'aux années 1960 et 1970, on comprenait encore assez mal comment l'identité métisse pouvait émerger des métissages euro-indiens, les preuves directes de ces processus identitaires étant assez rares en raison de l'origine non métisse des sources documentaires⁵³. Les travaux sur l'ethnogenèse portent un regard neuf sur les fonds d'archives, particulièrement

ceux de la CBH, et visent à relever des preuves indirectes expliquant les mécanismes sociaux et les délimitations géographiques sur lesquels repose l'émergence des identités métisses. L'historienne Jennifer Brown, avec son étude *Strangers in Blood*⁵⁴, de même que Jacqueline Peterson, peuvent être considérées parmi les principales pionnières en la matière. Bien que Brown se soit avant tout concentrée sur les réalités métisses propres à la CBH, elle dresse toute de même de très pertinents parallèles avec la Compagnie du Nord-Ouest et sa main-d'œuvre canadienne-française dont les enfants d'ascendance mixte seront parmi les premiers à développer une identité collective clairement distincte⁵⁵. Pour sa part, Jacqueline Peterson⁵⁶ a défriché l'essentiel du terrain pour ceux qui, à sa suite, s'intéresseront à la naissance des identités métisses dans la région des Grands Lacs. L'une comme l'autre aura contribué à focaliser le regard des chercheurs à l'extérieur de la région de la Rivière-Rouge.

Les études en ethnogenèse mettent en évidence que le principal ciment collectif permettant l'émergence de communautés métisses distinctes repose sur le développement d'un créneau spécifique – fut-il socio-économique, socioculturel, sociopolitique ou toutes ces dimensions à la fois⁵⁷. Comme intermédiaires culturels (comme interprètes notamment) ou économiques (s'employant souvent à des tâches de transport de marchandises, soit en charrettes, *York boats* ou en canots), ces groupes de Métis ont su s'imposer dans le contexte de la traite des fourrures en affichant des traits communs et distinctifs. L'intermédiarité apparaît alors comme l'un des principaux facteurs d'ethnogenèse.

De tous les spécialistes en ethnogenèse, John Foster est celui qui aura offert la plus riche contribution, sur un plan conceptuel et théorique, relative à l'intermédiarité métisse et à l'apport canadien-français dans ce processus identitaire. Pour Foster, le voyageur canadien-français, ou pour dire plus juste, l'homme libre⁵⁸, joue le rôle principal à l'émergence des identités métisses dans l'Ouest à partir de la fin du XVIII^e siècle. L'homme libre est pour cet historien un « homme de conséquence » qui, en plus de partager ses valeurs canadiennes-françaises avec sa descendance métisse, est aussi porteur de cette intermédiarité culturelle à la base de l'identité métisse⁵⁹. Le lien entre Métis et le Canada français garde donc toute sa pertinence dans l'historiographie actuelle.

Une distinction constitutionnelle : une revendication autochtone

Les recherches fondamentales des dernières décennies en ethnogenèse ont récemment eu un impact non négligeable au niveau des droits autochtones au pays, si bien que l'idée que les communautés métisses soient le fruit d'une intermédiarité issue du contexte de la traite des fourrures est explicitement reconnue par les cours de justice canadiennes. Le rôle cen-

tral de l'intermédiation dans l'émergence ethnique des Métis est énoncé avec éloquence dans le jugement *Powley* de la Cour suprême du Canada, le seul à avoir reconnu à ce jour des droits autochtones à une communauté métisse, soit celle de Sault-Sainte-Marie en Ontario⁶⁰. Cela est peu surprenant puisque c'est le statut de premier occupant qui constitue la logique légale derrière la protection constitutionnelle des peuples autochtones. Indirectement, donc, le lien entre les Métis et les « gens libres » en majorité d'origine canadienne-française se trouve légalement consacré et se retrouve, en raison de l'influence jurisprudentielle du jugement *Powley*, au cœur des expertises de recherche mandatées découlant de la multiplication des causes juridiques depuis 2003⁶¹.

Ce contexte de judiciarisation est aussi à la source d'une part importante de travaux relatifs aux études métisses au cours des dernières décennies dans l'Ouest. La question des terres est probablement celle qui aura fait le plus couler d'encre, d'autant qu'elle nous ramène aux premiers temps du fait métis à la Rivière-Rouge et à la création du Manitoba en 1870. La Loi du Manitoba stipulait à l'origine qu'un territoire de 1,4 million d'acres de terres serait réservé pour l'usage exclusif des enfants métis (article 31) et que les terres déjà occupées (et divisées en lots de rivière à l'image de ce qui se faisait dans la Vallée laurentienne) seraient enregistrées officiellement au nom de leurs premiers occupants (article 32). En dépit de ces mesures, peu nombreux sont les Métis qui profiteront de ces terres. On assiste alors, dans la décennie suivant la création de la province, à leur dispersion massive en dehors de la Rivière-Rouge. Les terres ainsi « abandonnées » seront reprises par les immigrants qui déferlent sur la région⁶².

Les raisons expliquant cette migration (ou diaspora), ont fait l'objet d'un important débat historique dans les années 1980 et 1990, lui-même alimenté par une cause juridique initiée par le *Manitoba Metis Federation* (MMF) en 1981 et qui n'aura connu son dénouement qu'en mars 2013⁶³. D'un côté, celui du procureur général du Manitoba, le politologue Thomas Flanagan affirme que les Métis furent responsables de leur propre migration ayant préféré être compensés financièrement, en vendant leurs titres au plus offrant, pour poursuivre leur mode de vie basé sur la chasse au bison⁶⁴. De l'autre côté du spectre, se trouve l'historien Douglas Sprague, dûment mandaté par le MMF, lequel considère que le gouvernement fédéral, par ses actions et ses inactions, a provoqué l'expulsion des Métis du Manitoba⁶⁵. Nicole St-Onge se rallie aux arguments de Sprague dans son étude de la communauté métisse de la Pointe-à-Grouette au Manitoba :

What happened in Pointe a Grouette was not an isolated event. The dispersal of the French-Catholic mixed-bloods was a general phenomenon. In the two decades fol-

lowing Manitoba's entry into confederation, thousands left for the Saskatchewan valley - what is now Northern Manitoba - and the Dakotas. Up to the 1970s, historians have explained the dispersal with psychological reasons: the departure of the Metis was the result of their character, worldview and lifestyle⁶⁶.

* * *

Ultimement, ce qu'on retient de cette relation entre les recherches historiques et les causes juridiques relatives impliquant les Métis, c'est la prédominance que prend la dimension autochtone dans la littérature historique récente. Il est vrai que cette dimension a toujours été présente, comme en fait d'ailleurs foi l'article 31 de l'Acte du Manitoba qui visait à l'extinction du titre autochtone (ou plutôt « indien » si l'on reprend la terminologie de l'époque) des Métis. Mais jamais cette dimension n'aura été aussi centrale en études métisses que de nos jours. En conséquence, et bien qu'il reste pertinent, l'héritage canadien-français se retrouve relégué en arrière-plan, comme un simple élément de cette courtépointe qu'est l'histoire métisse. La distance entre Métis et Canadien français a pris une telle ampleur que la métaphore du « fossé » apparaît aujourd'hui comme un euphémisme.

Conclusion

Le lien entre les Métis de l'Ouest et le Canada français aura été longtemps l'affaire exclusive des historiens non métis. C'est dans l'esprit des Canadiens de la vallée du Saint-Laurent que naquit et se propagea l'idée d'une grande famille unie par la langue et la foi et celle d'y inclure les Métis. Exception faite de l'œuvre colossale laissée en héritage par Louis Riel et des efforts de diffusion et de promotion de l'Union nationale métisse, il faudra attendre le début des années 1970 pour que les Métis prennent eux-mêmes la parole et exposent leur propre vision de leur histoire ou, plus spécifiquement, de ce qui les unit au Canada français. Or depuis, si ce lien persiste, il n'a pas cessé de s'amoinrir. Le contexte juridique actuel et l'émergence récente de l'autochtonité au rang de principal facteur identitaire métis ne sont pas étrangers à ce fait.

Curieusement, toutefois, ce même contexte juridique pourrait contenir les germes d'un lien renouvelé entre les Métis et la francophonie canadienne. S'il fallait qu'une cour de justice reconnaisse l'existence de communautés métisses en territoire québécois sur les bases établies par le jugement *Powley*⁶⁷, ce n'est pas seulement la définition historique du fait métis qui serait en cause, mais aussi la distance, géographique et sociale, entre les sphères canadiennes-françaises et métisses. Peut-être que le lien entre ces deux sphères était-il plus étroit encore que ce que l'on soupçonnait. Le jugement *Caron*⁶⁸, lequel fait reposer les droits actuels des franco-

phones de l'Alberta à la présence historique des communautés franco-métisses, va également dans le sens d'un lien renouvelé entre Métis et francophonie⁶⁹. Bien que le jugement initial ait été renversé en 2009 par la Cour du banc de la Reine et en février 2014 par la Cour d'appel de l'Alberta, la cause sera entendue par la Cour suprême du Canada, vraisemblablement en 2015.

Bibliographie sélective

- Andersen, Chris, *“Métis” : Race, Recognition, and the Struggle for Indigenous Peoplehood*, Vancouver, UBC Press, 2014.
- Brown, Jennifer S., *Strangers in Blood : Fur Trade Company Families in Indian Country*, Vancouver, UBC Press, 1980.
- David, Laurent-Olivier, *Histoire du Canada depuis la Confédération, 1867-1887*, Montréal, Beauchemin, 1909.
- Dorion, Leah et Darren R. Préfontaine, « Deconstructing Métis Historiography : Giving Voice to the Métis People », dans Lawrence J. Barkwell, Leah Dorion, et Darren R. Préfontaine (dir.), *Metis Legacy : A Metis Historiography and Annotated Bibliography*, Winnipeg, Pemmican Publications, 2001, p. 13-36.
- Dugas, Georges, *Histoire véridique des faits qui ont préparé le mouvement des Métis à la Rivière-Rouge en 1869*, Montréal, Beauchemin, 1905.
- Dugas, Georges, *Histoire de l'Ouest canadien de 1822 à 1869*, Montréal, Beauchemin, 1906.
- Ens, Gerhard J., « The Battle of Seven Oaks and the Articulation of a Metis National Tradition, 1811-1849 », dans Nicole St-Onge, Carolyn Podruchny et Brenda Macdougall (dir.), *Contours of a People : Metis Family, Mobility, and History*, Norman, University of Oklahoma Press, 2012, p. 93-119.
- Flanagan, Thomas, *Metis Lands in Manitoba*, Calgary, University of Calgary Press, 1991.
- Foster, John, « Wintering, the Outsider Adult Male and the Ethnogenesis of the Western Plains Métis », dans Theodore Binnema *et al.* (dir.), *From Rupert's Land to Canada*, Edmonton, University of Alberta Press, 2001, p. 179-192.
- Gailly de Taurines, Christophe, *La nation canadienne : Étude historique sur les populations françaises du nord de l'Amérique*, Paris, E. Plon, Nourri, 1894.
- Garneau, François-Xavier, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, Imprimerie de N. Aubin, 4 volumes, 1845.
- Giraud, Marcel, *Le Métis canadien : son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Paris, Institut d'ethnologie, 2 volumes, 1945.
- Groulx, Lionel, *La naissance d'une race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919.

- Howard, Joseph Kinsey, *Strange Empire: a Narrative of the Northwest*, New York, Morrow, 1952.
- Kermaal, Nathalie, «La question des terres métisses, 1870-1975», dans Yves Frenette, Étienne Rivard et Marc St-Hilaire (dir.), *La francophonie nord-américaine*, coll. «Atlas historique du Québec», Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 165-169.
- Lavallée, Guy, *The Metis People of St. Laurent, Manitoba: An Introductory Ethnography*, mémoire de maîtrise non publié, University of British Columbia, Department of Anthropology, 1988.
- Lussier, Antoine S., «Les rapports entre les Bois-Brûlés et les Canadiens Français au Manitoba depuis 1900», dans *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, Actes du premier colloque du CEFCO, Winnipeg, CEFCO, 1981.
- Morice, Adrien-Gabriel, *Aux sources de l'histoire manitobaine*, Québec, Imprimerie de la Compagnie de «L'Événement», 1907.
- Morice, Adrien-Gabriel, *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien, du lac Supérieur au Pacifique (1659-1905)*, Québec, Garneau, 3 volumes, 1912.
- Painchaud, Robert, «Les rapports entre les Métis et les Canadiens français au Manitoba, 1870-1884», dans Antoine S. Lussier et Bruce Sealey (dir.), *The Other Natives – les Métis*, tome 2, Winnipeg, Manitoba Metis Federation Press et Bois-Brûlés, 1978, p. 53-74.
- Payment, Diane, *Batoche (1870-1910)*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1983.
- Peterson, Jacqueline, «Prelude to Red River: A Social Portrait of the Great Lakes Métis», *Ethnohistory*, vol. 25, n° 1, 1978, p. 41-67.
- Prud'homme, Louis-Arthur, «Notes historiques sur les Métis du Nord-Ouest», dans Antoine S. Lussier et Bruce Sealey (dir.), *The Other Natives – les Métis*, tome 1, Winnipeg, Manitoba Metis Federation Press et Bois-Brûlés, 1978 [1921], p. 87-107.
- Rondeau, Clovis, *La Montagne de Bois (Willow Bunch Sask.): Histoire de la Saskatchewan méridionale*, Québec, L'Action Sociale, 1923.
- Sealey, Bruce et Antoine Lussier, *The Métis: Canada's Forgotten People*, Winnipeg, Manitoba Metis Federation Press, 1975.
- Sprague, Douglas, *Canada and the Métis, 1869-1885*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1988.
- Stanley, George F. G., *The Birth of Western Canada: A History of the Riel Rebellions*, Toronto, University of Toronto Press, 1960 [1936].
- St-Onge, Nicole, *Saint-Laurent, Manitoba: Evolving Métis Identities, 1850-1914*, Regina, Canadian Plains Research Center, 2004.
- St-Onge, Nicole, Carolyn Podruchny et Brenda Macdougall (dir.), *Contours of a People: Metis Family, Mobility, and History*, Norman, University of Oklahoma Press, 2012.
- Sulte, Benjamin, *Histoire des Canadiens-français, 1608-1880*, Montréal, Société historique du Canada, 8 volumes, [1882], 2012.

Trémaudan, Auguste-Henri de, *Histoire de la Nation métisse dans l'Ouest canadien*, Montréal, Albert Lévesque, 1936.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. J'aimerais remercier ici Jean Lamarre, ainsi que les deux évaluateurs anonymes, pour les précieux commentaires qu'ils ont faits sur les versions préliminaires à la source de cet article. J'espère sincèrement que mes propos font honneur aux efforts qu'ils ont consentis et, si ce n'était pas le cas, j'en porterai alors seul la responsabilité.
2. Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte*, Montréal, Fides, 1960, p. 315. Cet ouvrage de Lionel Groulx paraît pour la première fois entre 1950 et 1952. L'édition de 1960 à laquelle nous référons ici est déjà la quatrième.
3. Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-français, 1608-1880*, Montréal, Société historique du Canada, tome 8, 1882, p. 56.
4. Georges Dugas, *Histoire de l'Ouest canadien de 1822 à 1869*, Montréal, Beauchemin, 1906, p. 78.
5. Georges Dugas, *Histoire véridique des faits qui ont préparé le mouvement des Métis à la Rivière-Rouge en 1869*, Montréal, Beauchemin, 1905, p. 194.
6. Lionel Groulx, *op. cit.*, p. 315; Christophe Gailly de Taurines, *La nation canadienne: Étude historique sur les populations françaises du nord de l'Amérique*, Paris, E. Plon, Nourri, 1894, p. 189-190.
7. Laurent-Olivier David, *Histoire du Canada depuis la Confédération, 1867-1887*, Montréal, Beauchemin, 1909, p. 194.
8. Jean Landry, «David, Laurent-Olivier», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003, www.biographica.ca, consulté le 24 sept. 2015.
9. Laurent-Olivier David, *op. cit.*, p. 201.
10. Georges Dugas, *Histoire véridique... , op. cit.*, p. viii.
11. Adrien-Gabriel Morice, *Aux sources de l'histoire manitobaine*, Québec, Imprimerie de la Compagnie de «L'Événement», 1907, p. 77. Les prêtres catholiques se montreront toutefois plus critiques envers le «messianisme» incarné par Louis Riel lors des événements du Nord-Ouest en 1885.
12. Laurent-Olivier David, *op. cit.*, p. 215.
13. Jean Landry, *loc. cit.*
14. Laurent-Olivier David, *op. cit.*, p. 219; Christophe Gailly de Taurines, *op. cit.*, p. 93.
15. Lionel Groulx, *op. cit.*
16. Il s'agit de la «Guerre du pemmican» que se livrent alors la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest, un conflit «commercial» qui culmine avec la bataille de la Grenouillère, combat au cours duquel les Métis sortiront gagnants.
17. La chanson de Falcon fera même office d'hymne nationale lors du soulèvement de 1870.
18. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, Imprimerie de N. Aubin, 4 volumes, 1845.
19. Michel Bibaud, *Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise*, Montréal, Lovell et Gibson, 1844, p. 214.

20. Adrien-Gabriel Morice, *op. cit.*, p. 16.
21. Georges Dugas, *Histoire de l'Ouest canadien, op. cit.*, p. 37. Les Métis firent pression en 1818 sur lord Selkirk (fondateur en 1812 de la colonie de la Rivière-Rouge) pour qu'il intercède en leur faveur auprès de l'évêché de Québec dans l'espoir d'obtenir un missionnaire (Louis-Arthur Prud'homme, «Notes historiques sur les Métis du Nord-Ouest», dans A. S. Lussier et D. B. Sealey (dir.), *The Other Natives – les Métis*, tome 1, Winnipeg, Manitoba Metis Federation Press et Bois-Brûlés, 1978 [1921], p. 87-107). Mgr Joseph-Octave Plessis, évêque de Québec, envoie alors Joseph-Norbert Provencher fonder la paroisse de Saint-Boniface.
22. Georges Dugas, *Histoire de l'Ouest canadien, op. cit.*, p. 47.
23. Auguste-Henri de Trémaudan, *Histoire de la Nation métisse dans l'Ouest canadien*, Montréal, Albert Lévesque, 1936, p. 438.
24. *Ibid.*, p. 50.
25. Donald B. Smith, *Le « Sauvage » pendant la période héroïque de la Nouvelle-France (1534-1663): d'après les historiens canadiens-français des XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979.
26. Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens-français, op. cit.*, tome 6, p. 2.
27. Lionel Groulx, *La naissance d'une race*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 22-23.
28. Lionel Groulx, *La naissance d'une race*, Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1930, p. 25.
29. Christophe Gailly de Taurines, *op. cit.*, p. 93; Auguste-Henri de Trémaudan, *op. cit.*, p. 376.
30. Bruce Sealey et Antoine Lussier, *The Métis: Canada's Forgotten People*, Winnipeg, Manitoba Metis Federation Press, 1975.
31. Louis-Adélarde Desrosiers et abbé Fournet, *La race française en Amérique*, Montréal, Beauchemin, 1910, p. 193.
32. Louis-Arthur Prud'homme, *loc. cit.*, p. 99. Il faut rappeler toutefois que le texte original fut publié par l'Union nationale métisse. Il est donc évident que les Métis ne sont pas disparus. Toutefois, et comme le montre l'histoire commandée par l'Union à Auguste-Henri de Trémaudan, les Métis sont un peu condamnés à promouvoir leur version de l'histoire – pour rectifier notamment les faits entourant les soulèvements de 1870 et de 1885 – et participent, bien malgré eux, à la mise sous silence de leur propre réalité contemporaine.
33. Clovis Rondeau, *La Montagne de Bois (Willow Bunch Sask.): Histoire de la Saskatchewan méridionale*, Québec, L'Action Sociale, 1923. Il s'agit d'une monographie portant sur la communauté métisse de la «Talle de Hart-Rouge» en Saskatchewan, lieu connu aujourd'hui sous le nom de Willow Bunch.
34. *Ibid.*, p. 287.
35. Marcel Giraud, *Le Métis canadien: son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Paris, Institut d'ethnologie, 1945, p. 1249.
36. Joseph Kinsey Howard, *Strange Empire: a Narrative of the Northwest*, New York, Morrow, 1952.
37. Adrien-Gabriel Morice, *Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien, du lac Supérieur au Pacifique (1659-1905)*, Québec, Garneau, 3 volumes, 1912.

38. Gerhard J. Ens, *Homeland to Hinterland: The Changing Worlds of the Red River Metis in the Nineteenth Century*, Toronto, University of Toronto Press, 1996; Michel Hogue, *Metis and the Medicine Line: Creating a Border and Dividing a People*, Régina, University of Regina Press, 2015, p. 183-225; Nicole St-Onge, *Saint-Laurent, Manitoba: evolving Métis identities, 1850-1914*, Regina, Canadian Plains Research Center, 2004, p. 90-96.
39. Nicole St-Onge, «The Dissolution of a Métis Community: Pointe à Grouette, 1860-1885», *Studies in Political Economy*, vol. 18, 1985, p. 151. Malgré ses préjugés raciaux, il est utile de rappeler que Marcel Giraud avait déjà reconnu dès 1945 la contribution malheureuse des Canadiens dans l'éloignement des Métis « du groupe de langue française » (Marcel Giraud, *Le Métis canadien*, op. cit., p. 1241).
40. Diane Payment, *Batoche (1870-1910)*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1983, p. 53.
41. *Ibid.*, p. 49.
42. Antoine S. Lussier, «Les rapports entre les Bois-Brûlés et les Canadiens Français au Manitoba depuis 1900», dans *L'état de la recherche et de la vie française dans l'Ouest canadien*, actes du premier colloque du CEFCO, Winnipeg, CEFCO, 1981, p. 75.
43. Robert Painchaud, «Les rapports entre les Métis et les Canadiens français au Manitoba, 1870-1884», dans A. S. Lussier et B. Sealey (dir.), *The Other Natives – les Métis*, tome 2, Winnipeg, Manitoba Metis Federation Press et Bois-Brûlés, 1978, p. 73-74.
44. Antoine S. Lussier, *loc. cit.*, p. 75.
45. Guy Lavallée, *The Metis People of St. Laurent, Manitoba: An Introductory Ethnography*, mémoire de maîtrise non publié, University of British Columbia, Department of Anthropology, 1988, p. 193; Nicole St-Onge, *Saint-Laurent, Manitoba*, op. cit., p. 66 et 90.
46. Guy Lavallée, «The Michif French Language: Historical Development and Métis Group Identity and Solidarity at St. Laurent, Manitoba», *Native Studies Review*, vol. 7, n° 1, 1991, p. 86.
47. Guy Lavallée, «The Metis People of St. Laurent», *loc. cit.*, p. 174-184.
48. Diane Payment, *op. cit.*; Nicole St-Onge, *Saint-Laurent, Manitoba...*, op. cit.
49. Étienne Rivard, «“Le Fond de l’Ouest:” Territoriality, Oral Geographies, and the Métis in the 19th Century Northwest», dans N. St-Onge, C. Podruchny et B. Macdougall (dir.), *Contours of a People: Metis Family, Mobility, and History*, Norman, University of Oklahoma Press, 2012, p. 143.
50. Il est entendu que la question métisse trouve également sa place chez les historiens de la francophonie de l'Ouest canadien. Voir: Gratien Allaire, «La construction d'une culture française dans l'Ouest canadien: la diversité originelle», dans G. Bouchard (dir), *La construction d'une culture: le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 343-359; Gratien Allaire, «From “Nouvelle-France” to “Francophonie canadienne”: a historical survey», *International Journal of the Sociology of Language*, n° 185, 2007, p. 25-52.
51. Bruce Sealey et Antoine Lussier, *op. cit.*, p. 91.
52. Il serait ici trop ambitieux de vouloir passer pleinement en revue cette riche littérature qui, en fin de compte, a ouvert la porte à une relecture complète de

l'histoire métisse laissée en héritage par les générations précédentes d'historiens. Loin d'être perçus comme les victimes de l'expansion canadienne dans l'Ouest, les Métis sont aujourd'hui considérés parmi les principaux acteurs de cette expansion. Aussi ne peut-on résumer, comme cet article peut le laisser entendre, l'historiographie métisse récente à l'ethnogenèse et aux enjeux territoriaux. Les études métisses abordent un vaste éventail de thématiques (Voir Leah Dorion et Darren R. Préfontaine, «Deconstructing Métis Historiography: Giving Voice to the Métis People», dans L. J. Barkwell, L. Dorion, et D.R. Préfontaine (dir.), *Metis Legacy: A Metis Historiography and Annotated Bibliography*, Winnipeg, Pemmican Publications, 2001, p. 13-36.) dont celles relatives à la langue (Peter Bakker, *A Language of Our Own: The Genesis of Michif, the Mixed Cree-French Language of the Canadian Métis*, New York, Oxford University Press, 1997; Robert A. Papan, «Langue(s) et identité(s) des Métis de l'Ouest canadien», dans André Charbonneau et Laurier Turgeon (dir.), *Patrimoines et identités en Amérique française*, coll. «Culture française d'Amérique», Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 211-249), au rapport à l'espace et la mobilité (Nicole St-Onge, Carolyn Podruchny et Brenda Macdougall (dir.), *Contours of a People: Metis Family, Mobility, and History*, Norman, University of Oklahoma Press, 2012; Étienne Rivard, «Balises identitaires et références territoriales, l'essence des diasporas métisses», dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références. Acadies, francophonies*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 537-562), aux questions d'identité et de race dans le contexte colonial ou contemporain (Chris Andersen, «Métis:” Race, Recognition, and the Struggle for Indigenous Peoplehood», Vancouver, UBC Press, 2014; Michel Hogue, *Metis and the Medicine Line...*, *op. cit*; Gerhard J. Ens, «The Battle of Seven Oaks and the Articulation of a Metis National Tradition, 1811-1849», dans Nicole St-Onge, Carolyn Podruchny et Brenda Macdougall (dir.), *Contours of a People: Metis Family, Mobility, and History*, Norman, University of Oklahoma Press, 2012, p. 93-119; Yves Labrèche, «Préservation, célébration et utilisation des ressources naturelles et culturelles chez les Métis francophones du Manitoba», *Francophonies d'Amérique*, n° 32, 2011, p. 145-170; Denis Gagnon, «“Nous savons qui nous sommes”: les Métis et l'État canadien: définitions identitaires et agencéité», dans Denis Gagnon, Denis Combet et Lise Gaboury-Diallo (dir.), *Histoires et identités métisses: hommage à Gabriel Dumont*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 2009, p. 277-301; Étienne Rivard, «Colonial Cartography of Canadian Margins: Cultural Encounters and the Idea of Métissage», *Cartographica*, vol. 43, n° 1, 2008, p. 45-66) ou bien aux problématiques de genre (Nathalie Kermoal, *Un passé métis au féminin*, Québec, Les Éditions GID, 2006; Diane Payment, «“La Vie en Rose?” Metis Women at Batoche, 1970-1920», dans Christine Miller et Patricia Chuchryk (dir.), *Women of the First Nations: Power, Wisdom, and Strength*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 1996, p. 19-38; Silvia Van Kirk, «Many Tender ties”: Women in Fur-Trade Society, 1670-1870», Winnipeg, Watson & Dwyer, 1980).

53. Jusqu'à l'émergence de ces études en ethnogenèse, l'historiographie faisait porter l'entière responsabilité de l'identité métisse sur les épaules de la Compagnie du Nord-Ouest lors de la crise du Pemmican dans la décennie

1810. C'est la thèse défendue par George Stanley dans son *Birth of Western Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1960 [1936], p. 11-12, longtemps considérée comme l'œuvre la plus complète au Canada anglophone portant sur les « rébellions » métisses. Voir aussi Gerhard J. Ens, « Battle of Seven Oaks », *loc. cit.*
54. Jennifer S. Brown, *Strangers in Blood: Fur Trade Company Families in Indian Country*, Vancouver, UBC Press, 1980.
 55. *Ibid.*, p. 170-175.
 56. Jacqueline Peterson, « Prelude to Red River: A Social Portrait of the Great Lakes Métis », *Ethnohistory*, vol. 25, n° 1, 1978, p. 41-67.
 57. *Ibid.*; Heather Devine, *The People Who Own Themselves: Aboriginal Ethnogenesis in a Canadian Family, 1660-1900*, Calgary, University of Calgary Press, 2004, p. 83; Gerhard J. Ens, « Metis Ethnicity, Personal Identity and the Development of Capitalism in the Western Interior: The Case of Johnny Grant », dans Theodore Binnema *et al.* (dir.), *From Rupert's Land to Canada*, Edmonton, University of Alberta Press, 2001, p. 161-177.
 58. Il s'agit d'un engagé qui, une fois son contrat terminé avec les compagnies de traite, décide de fonder famille dans le Nord-Ouest.
 59. John Foster, « Wintering, the Outsider Adult Male and the Ethnogenesis of the Western Plains Métis », dans Theodore Binnema *et al.* (dir.), *From Rupert's Land to Canada*, Edmonton, University of Alberta Press, 2001, p. 100.
 60. R. c. Powley, 2003 2 S.C.R. 207, paragr. 10.
 61. Louis-Pascal Rousseau et Étienne Rivard, « Présentation: Métissitude: l'éthnogenèse métisse en amont et en aval de Powley », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 37, nos 2-3, 2007, p. 3-6.
 62. Nathalie Kermaol, « La question des terres métisses, 1870-1975 », dans Yves Frenette, Étienne Rivard et Marc St-Hilaire (dir.), *La francophonie nord-américaine*, coll. « Atlas historique du Québec », Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 165-169; Étienne Rivard, « Essence des diasporas métisses », *loc. cit.*
 63. Manitoba Metis Federation Inc. c. Canada (Procureur général), 2013 C.S.C. 14.
 64. Thomas Flanagan, *Metis Lands in Manitoba*, Calgary, University of Calgary Press, 1991.
 65. Douglas Sprague, *Canada and the Métis, 1869-1885*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1988.
 66. Nicole St-Onge, « Pointe à Grouette », *loc. cit.*, p. 151.
 67. Un premier procès relatif aux droits autochtones métis a un lieu en 2013-2014 au palais de justice de Chicoutimi. Les Métis ayant été déboutés en février 2015, la cause fut portée en appel en juillet de la même année. D'autres causes – en Gaspésie, au Témiscouata et en Outaouais – pourraient aussi être entendues d'ici les prochaines années.
 68. R. c. Caron, 2008 A.B.P.C. 232.
 69. Évidemment, cela dans une perspective franco-canadienne. Pour ce qui est des Métis, du moins bon nombre d'entre eux, l'intérêt pour leurs origines canadiennes-françaises ne trahit pas nécessairement un rapprochement avec les communautés francophones. Même les efforts consentis par les Métis au cours des dernières années à la préservation de leur langue michif (franco-crie) sont vus par plusieurs davantage comme des gestes de rupture que de

conciliation (Denis Gagnon et Suzanne Gagné, «L'étude des langues métisses et les programmes de revitalisation du mitchif», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 37, nos 2-3, 2007, p. 77-87; Robert A. Papen, «Langue[s] et identité[s]», *loc. cit.*).